

Nuit blanche, magazine littéraire

Lettre de septembre à Geneviève Amyot

Françoise Cantin

Numéro 58, décembre 1994, janvier–février 1995

URI : id.erudit.org/iderudit/19656ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN 0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cantin, F. (1994). Lettre de septembre à Geneviève Amyot. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (58), 18–19.

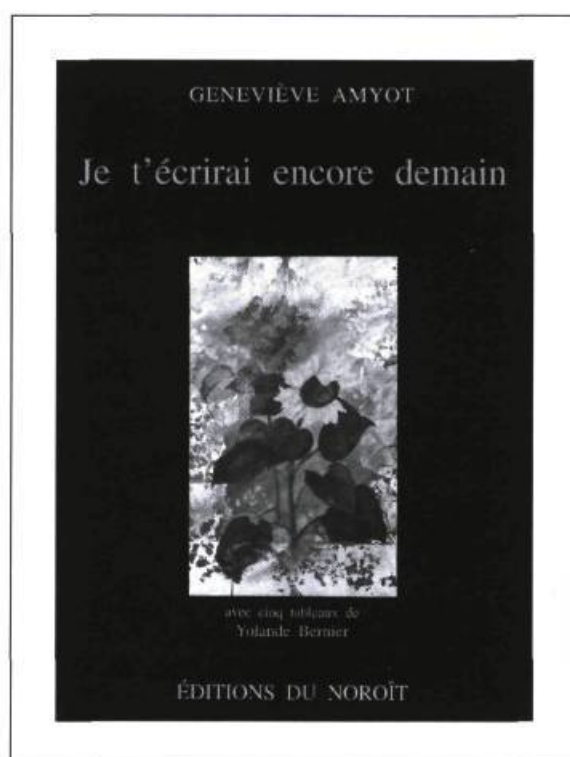
Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Lettre de septembre à Geneviève Amyot

Doucement, j'ai lu vos lettres et certaines de vos phrases, parmi les plus seules, celles qui disent « l'infinie solitude » de vos mains, notre infinie solitude aussi, celles-là m'ont donné le goût de vous écrire ma lettre de septembre, simplement pour nous ménager, si cela est possible, le lieu d'une consolation.

Septembre, qui revient à la toute fin, comme reviendront aussi tous les novembre, tous les mai ; septembre, curieusement, a cette particularité de lier dans son ressac la douleur de l'enfance à la figure du père ; septembre évoque ce père douloureux qui n'a su faire mieux, devant l'enfance obligée, devant la terre, obligé. Votre lettre de septembre, pourtant dernière, est le regard premier, le regard essentiel pour que « l'âge en nous nettoie et simplifie » toute chose, toute terre. Septembre scande le mouvement de la vie. Son recommencement aussi.

« Je t'avais apporté un petit tournesol. Poussé chez moi, dans un mince espace de terre pauvre le long du cabanon. Je devinais bien, pourtant, que je n'oserais pas ce geste. Ou encore on ne sait jamais, une petite opportunité et tout devient simple. Ou peut-être y aurait-il lieu de forcer le courage. J'ai donc cassé le petit tournesol. À la main. Après avoir bien réfléchi mon choix. Pas de bouton le long de la tige. Tu aurais parfaitement compris. La plupart de ces boutons n'arriveront sûrement pas à terme c'est clair, mais il convient de mettre toutes les chances de ce côté-ci des choses. Tant que nous y sommes. »

« Lettre de septembre », p. 9.

C'est de la terre souffrante et à la fois reconfortante, c'est de ce paradoxe, et de cette loi de la terre ou de celle du père que m'est venue toute l'émotion de vos lettres. Comme si septembre dernier avait engendré novembre et la première, puis la seconde, puis la troisième lettre de février, ces terres douloureuses, chaque fois plus repliées, refermées sur l'enfance, ces terres rétrécies dans les maladies du corps et de la chair et dans la mort.

Mais je ne suis pas de ces lettres de février si elles ne recréent pas. C'est plutôt en septembre, en avril et en mai que je me trouve, au carrefour de tout ce qui transforme ou retourne la terre de souffrance... c'est là, à deux pas du fleuve devenu « un enfant immense qui n'en finira jamais de soutenir ses oiseaux... », là où « il n'y a plus d'avant ni d'après, mais un seul impeccable moment qui est comme une porte pour regarder, pour tolérer le monde ».

« Je te dis que les grandes oies cette année sont incroyables. Évidemment je le dis chaque fois mais c'est chaque fois la première tu comprends, les grandes oies ont des cris éclatants, les grandes oies hantent ici le fleuve d'une présence imbattable, elles dessinent au-dessus des enfants des voyages en petites taches incalculables et ahurissantes. Les grandes oies s'en vont bien plus loin que le fleuve. Quelle force froide les appelle pour qu'elles répondent par une semblable course, par des cris à ce point exemplaires, et ma poitrine en bave le soir quand le sommeil ne vient pas, que le nord m'agite et me tourmente... qu'y a-t-il par delà ces îles de glaçons fracassés, qu'y a-t-il par delà la mer ultime et le dernier harfang, quel nord plus puissant que le nord leur dicte ce cri plus lointain que le cri ?... Je partirai... je partirai pour des pontes blanches et immenses à même des banquises éclatées, je lâcherai au soleil de minuit des gros œufs par centaines offerts à tous les vents et les vents les charrieront plus au nord encore, là où des froids inusables conservent à jamais tous les corps, je partirai, où es-tu je t'en conjure, nous feras-tu quelque signe, plus de splendeur encore, par exemple, dans le ciel, pour quel lointain nous as-tu donc laissés, par quelle grande plainte d'oiseau fébrile... j'aurai des plumes de lionne et un cœur de fourmi, je me nourrirai des neiges les plus graves, le fleuve n'est qu'un corps de passage, une escale mi-saison vers des immensités plus appelantes encore. »

« Lettre d'avril », p. 73, 74.

C'est là que je suis. Et, bien que demeure entier tout « le mystère de la disparition d'un être », c'est aussi dans cette terre de mai, renouvelée de jacinthes généreuses de bleus, de mauves et de « roses inespérés » qu'apparaît dans la sérénité un sens à notre finitude.

« C'est le dernier jour de mai, c'est vendredi, mes lilas ne sont éclatés que depuis une petite semaine et ils sont déjà à moitié fanés. Mon tourment est de ne rien trouver qui en tienne lieu. Aucun poème pour l'odeur, aucun pour la couleur, ni pour cette force d'attraction sur le ventre et les membres. Mon tourment est de n'avoir rien trouvé qui les retienne. Je t'entends : ils reviendront l'an prochain. Tu es si raisonnable. Bien sûr. Et puis, juste devant les chambres, il y a cette petite délicatesse tremblante des myosotis. Et les

pivoines sont en boutons. Et il y aura, surtout, les épervières. Je ne sais pas précisément de quelle façon, cette année, elles me grifferont le cœur. Mais je m'en doute. J'y ai songé, hier, en allant jouer avec les petites dans la cour de l'école. Le grand champ qui longe la cour de l'école est une merveille totale au temps des épervières. L'an passé, je m'étais inventé une passion renforcée pour les glissades et chaque fois que je grimpais, je restais quelques minutes debout sur les hauteurs aux fins d'agrandir mon regard, car ces jaillissements de pointes rouges m'étaient une joie si juste que je ne me lassais pas de gober de tous mes pores ces éparpillements serrés de petits cris tranquilles, de petites passions pénétrantes sans arrogance aucune. »

« Troisième lettre de mai », p. 91.

Toutes vos lettres portent l'incroyable essence de la vie même si toutes racontent une mort. Tous vos morts déterrés à même la chair ou puisés à même le fleuve sont de nos arrachements, de nos dépassements aussi, devant tout ce qui, journallement, nous annule dans la défaite. Tous vos mots déterrés ne pourront cependant jamais nous soustraire à l'obligée résignation des êtres où tout désir d'artiste, quel qu'il soit, nous conduit infailliblement.

Reste cette consolation... que nous cherchons tous. En cela, vos lettres, essentielles, s'inscrivent en écho à ce dernier chapitre de *Lumière des oiseaux* de Pierre Morency, intitulé « Ce qu'il faudra quitter ». Vos lettres, bien qu'elles soient d'une lumière toute singulière, sont des mêmes lieux. Et c'est de ces lieux que je vous écris, parmi vos images qui « sont des fontaines ». ■

par Françoise Cantin

Je t'écrirai encore demain, avec cinq tableaux de Yolande Bernier, par Geneviève Amyot, Noroît, 1994, 116 p. : 15 \$. Des extraits lus par l'auteure, sur une musique de Violaine Corradi, seront enregistrés sur cassette (sortie prévue en mars 1995).